

BOURDEAU Ph. (1999). L'alpinisme, ou le jeu de la rêverie et du mensonge. In Du canular dans l'art et la littérature, sous la direction de J.-O. Majastre et A. Pessin, Ed. l'Harmattan, collection logiques sociales, pp. 61-73.

“L'alpinisme, ou le jeu de la rêverie et du mensonge”

Résumé

Si l'on admet que l'alpinisme puisse être un “art de l'espace” et la montagne une sorte de “théâtre” où se jouent de multiples significations, alors il n'est peut-être pas déplacé de prétendre intervenir à ce sujet dans un colloque orienté vers le domaine des arts et de la littérature.

Alors que l'histoire de l'alpinisme est marquée par une morale d'exigence de sérieux et d'authenticité –liée entre autres aux risques de l'activité–, sa pratique habituelle fait la part belle aux “arrangements” avec l'éthique : d'omissions en exagérations, en petits mensonges ou en affabulations caractérisées s'épanouit un jeu subtil de la vérité et du mensonge, dans lequel l'adversité de la montagne se conjugue aux faiblesses des alpinistes. Parfois aussi ce jeu devient plus canularique et se décline sur les différents registres de la plaisanterie, de la farce à la mystification, rompant ainsi avec la gravité de règle –ou de façade ?– dans le milieu sportif alpin.

A partir de recherches documentaires et d'entretiens conduits pour la circonstance, ma communication explorera le champ littéraire et discursif –dit et non-dit– délimité par la limite très floue qui sépare la “vérité” du mensonge en alpinisme. Ce faisant j'espère pouvoir mettre en évidence quelques unes des polarités signifiantes autour desquelles s'organisent les pratiques “déviantes”, qui de la tromperie au burlesque, battent en brèche l'univocité “moralement correcte” du mythe de l'alpinisme.

“L’alpinisme, ou le jeu de la rêverie et du mensonge”

“Jetez votre liste de courses au panier –ou falsifiez-la !”
Sylvain Jouty, “éloge de la dissimulation”

Parler d’alpinisme dans un colloque sur “le canular dans l’art et la littérature” ne va pas de soi, même si ce n’est peut-être pas aussi déplacé ou anachronique qu’il pourrait y paraître...

Sans trop s’attarder sur de laborieuses justifications, on peut en effet se demander si l’alpinisme n’est pas un art –au sens classique du terme c’est-à-dire de savoir appliqué– autant qu’un sport : l’art et la manière de tracer dans l’espace d’altitude, aux antipodes de la quotidienneté urbaine, des lignes d’ascension qui sont autant de signatures, de créations explicitement revendiquées comme telles, souvent très abstraites. Que reste-t-il en effet de ces entreprises “aux limites du possible” comme le dit une formule “toute faite” ? En général pas grand chose : au mieux quelques pitons, au pire quelques traces fragiles, car vite effacées, dans la neige et la glace... sinon un trait plus ou moins précis –plutôt moins que plus d’ailleurs– sur un cliché ou un dessin, pour indiquer la voie à d’éventuels “répétiteurs”. Il en reste aussi parfois quelques photographies, mais il en reste surtout des souvenirs, des émotions et des récits. Car l’alpinisme existe autant comme discours que comme pratique ; le besoin de raconter s’étant affirmé indissociable de l’acte de gravir les montagnes. D’où la richesse du champ discursif ainsi généré...

Parti pour traiter du canular en alpinisme à partir d’une sorte d’inventaire aux vertus analytiques supposées , je me suis en fait orienté peu à peu vers une approche très spéculative de la question du rapport au “faux” dans cette noble activité. Cet élargissement du sujet me permet d’une part de surmonter la difficulté inhérente à la pauvreté des matériaux disponibles : ni canular majeur à disséquer, ni véritable corpus de canulars mineurs à traiter... ; il me permet d’autre part de toucher un point particulièrement sensible du mythe de l’alpinisme, à savoir son univocité “morale correcte” qui (auto)censure toute reconnaissance de failles dans le rapport au réel des alpinistes.

Le canular est un jeu à la frontière du vrai et du faux. Pour être efficace, c’est-à-dire plausible par production d’un “effet de réel”, il doit surfer sur cette limite. Etant plus une marge qu’une ligne, celle-ci est fort occupée par toutes sortes de travestissements possibles du faux en vrai et du vrai en faux. D’omissions en exagérations, de petits mensonges en affabulations caractérisées, cette hybridation féconde s’épanouit en un jeu subtil entre la rêverie et le mensonge, dans lequel l’adversité de la montagne se conjugue aux faiblesses des alpinistes pour les pousser au-delà du vrai. Parfois aussi ce jeu devient plus canularesque et se décline sur les différents registres de la plaisanterie, de la farce à la mystification, rompant ainsi avec la gravité de règle –ou de façade ?– dans le milieu sportif alpin.

Une question sera ici récurrente : Qu’est-ce qui fait la différence entre le canular et la falsification ou la tricherie ? N’est-ce pas une différence profonde dans la nature et la

gestion des “bénéfices” attendus de l'opération... et aussi des risques éventuellement encourus ? Des bénéfices matériels ou intellectuels (reconnaissance, notoriété) directs pour la falsification ou la tricherie, qui cherchent à rester cachées, contre des bénéfices indirects pour le canular, qui gagne à être découvert en étant assuré d'avoir les riens de son côté. Si la falsification et la tricherie sont connotées négativement et répréhensibles, le canular n'est-il pas en effet perçu positivement et donc absout d'avance comme une bonne grosse blague ? N'est-ce pas d'ailleurs là un retour à l'étymologie initiale du canular comme initiation contrainte et forcée à une certaine forme d'humour, autrement dit comme bizutage infligé à tout ou partie du corps social ? Comme tout bizutage, le canular aurait à la fois une dimension transgressive du réel social, de la morale, du sérieux... et une dimension intégratrice –conçue comme initiation...

L'histoire de l'alpinisme, où le triomphe de la vertu

A la recherche de témoignages de fantaisie, de légèreté ou de déviance susceptibles d'étayer mon propos, j'ai entrepris une relecture des principaux ouvrages de référence sur l'histoire de l'alpinisme : je n'ai guère été surpris en vérifiant qu'une impasse complète était faite sur tout ce qui pouvait s'écarter d'un discours très convenu sur la grandeur des montagnes et des hommes qui les gravissent.

L'histoire traditionnelle –pour ne pas dire officielle– de l'alpinisme reste en effet très historiographique et retient les hauts (!) faits et les grands hommes, mais ne parle ni des farceurs, ni des tricheurs, comme par souci de ne pas voir rejaillir sur l'ensemble du groupe le comportement de certains de ses membres.

C'est que, comme le remarque Paul Bessière, auteur d'un “Que sais-je” sur la question, “l'alpinisme est un jeu sérieux”²... Serait-ce parce que “la technique étouffe l'art”, comme le craignait Lucien Devies –qui est un peu le De Gaulle de l'alpinisme français ? Ou bien ne serait-ce pas plutôt parce que l'alpinisme est investi de dimensions et significations psychosociales qui vont bien au delà de sa matérialité : recherche de réalisation de soi, stratégie de distinction sociale, expression nationaliste. Il faut encore rappeler ici la fameuse devise adoptée par le Club Alpin Français en 1904 : “pour la patrie, par la montagne”...

De plus, la montagne a quelque chose à voir avec le sacré, nous disent les anthropologues ; et les alpinistes, peut-être davantage que les autres hommes, ont plus ou moins confusément conscience d'aller y chercher une vérité, une transcendance de leur condition physique et spirituelle. Cette élévation à tous les sens du terme fait de la haute montagne un lieu “où souffle l'Esprit”³, et s'inscrit dans un imaginaire social particulièrement vivant qui associe l'ascension à la purification et à la régénération de l'être⁴. Les années quatre-vingt-dix, avec leur lot de références *new-age* plus ou moins explicites et la fascination exercée par les grands espaces sauvages de la wilderness, ont encore renforcé –semble-t-il– cette tendance à l'intériorisation

¹ Ne faut-il pas rappeler que dans l'argot de Normale sup., le canular désigne traditionnellement les épreuves burlesques et brimades imposées aux nouveaux élèves (Le Grand Robert de la langue française)

² Bessière Paul (1974). L'alpinisme, PUF, p. 114.

³ L'expression est de René Jantzen, in Montagne et symboles, P.U.L. 1988, p. 192.

⁴ La référence est ici l'ouvrage de J.-P. Bozonnet (1992). Des monts et des mythes, P.U.G.

spirituelle du vécu sportif.

Assurément, qu'elles relèvent du sacré, de l'ordre social ou de la politique on ne plaisante pas avec ces choses-là !... Aussi n'est il pas étonnant que la montagne se présente comme un univers austère, voire grave. Elle s'offre donc opportunément comme champ d'application contemporain de l'"éthique de la besogne" analysée par Max Weber dans le champ économique⁵. C'est pourquoi la sociologie du sport nous explique que la bourgeoisie de compétence –la fraction dominée des classes dominantes, comme on dit en science politique– surinvestit les sports de montagne à la recherche d'une valeur ajoutée identitaire ; supplément d'âme qui lui permet de compenser les frustrations résultant du cruel décalage entre son haut niveau de capital culturel et son moindre niveau de capital économique.

Un tel contexte, bien que hâtivement rappelé ici, pèse lourd dans l'existence d'un large consensus au sein du petit monde de l'alpinisme et peut-être encore plus au-delà, pour considérer, comme l'a dit François Mauriac, qu'"on ne peut pas nourrir des pensées mauvaises au-delà d'une certaine altitude"⁶. Tout se passe donc comme si le rapport à la vérité était réglé à l'aune d'une relation intime avec le sacré et la mort, dont le risque –réel ou symbolique– est omniprésent et est censé garantir l'honnêteté, l'authenticité du jeu de l'alpiniste avec la montagne, lui-même et les autres.

L'alpinisme ou la face cachée du mensonge ?

Pourtant, si les montagnes ont beaucoup fait rêver les hommes, elles les ont aussi souvent fait mentir... Que ce soit par vanité ou par excès de désir. A contrario, on peut observer qu'aux débuts de l'alpinisme, le souci de prouver la véracité des ascensions revendiquées est omniprésent, différents moyens plus ou moins fiables étant employés :

- la première ascension du Mont-Aiguille en 1492, considérée comme l'acte fondateur de l'alpinisme, s'offre d'autant plus à la mémoire collective des grimpeurs qu'elle a fait l'objet d'un constat d'huissier minutieux attestant de son authenticité : sage précaution dont de nombreux alpinistes du XXème siècle auraient bien fait de s'inspirer pour s'éviter les désagréments dus à la méfiance de leurs pairs...
- au temps où l'alpinisme sans guide n'existait pas encore –c'est-à-dire jusqu'à la fin du XIXème siècle–, chaque ascensionniste du Mont-Blanc se voyait remettre un certificat d'ascension délivré par la Compagnie des guides de Chamonix
- enfin il faut rappeler une habitude qui n'a guère franchi le début du XXème siècle – du moins en France : le dépôt de boîtes ou de bouteilles sur les sommets afin que les ascensionnistes y déposent leur carte de visite, l'ensemble des cartes étant "relevées" par un guide à la fin de la saison, et la liste des personnes ayant gravi chaque sommet étant ensuite publiée par les clubs alpins...

Mais avec la multiplication des itinéraires d'ascension et de leur fréquentation la

⁵ Référence empruntée à Piolle X. et Al. (1992). Sports de montagne et société urbaine, Dossiers de la Revue de Géographie Alpine n° 7.

⁶ cité par C.-E. Engel, Histoire de l'alpinisme, Ed. Je sers, 1950

généralisation de tels procédés n'a pas été possible. Les preuves matérielles ont donc été remplacées par des règles sportives de plus en plus précises, dans l'énonciation desquelles une structure telle que le Groupe de Haute Montagne –qui réunit l'élite des alpinistes sur le mode de la cooptation– a joué un rôle majeur.

En quelque sorte, –c'est une hypothèse–, l'éthique sportive se serait développée comme palliatif à l'incapacité matérielle de contrôler les faits et les dires des alpinistes.

En alpinisme, la difficulté est une variable ordonnée par un système de cotation régulièrement discuté et mis à jour. Cette échelle de cotation est complétée par un ensemble de règles sportives et idéologiques complexes que les alpinistes s'imposent à eux-mêmes par le biais d'une éthique sourcilleuse : progression "en libre" (sans s'aider des points d'assurance) ou pas, avec ou sans oxygène, avec ou sans porteurs, avec ou sans cordes fixes... Etc. La saison d'hiver, qui permet de faire valider une ascension comme "hivernale" (et donc réputée plus difficile) est ainsi définie très précisément. Comme le rappelle opportunément D. Belden, l'alpinisme est donc "autant confrontation à un matériau culturel qu'à une nature qui n'existe que médiatisée par ce dernier"⁷. Toutefois cette déontologie sportive, pour contraignante qu'elle soit, n'est que très partiellement écrite, d'où sa complexité. Par exemple, l'usage de cordes fixes pour faciliter une ascension est de règle en Himalaya, mais proscrit implicitement dans les Alpes...

L'alpinisme, contrairement aux apparences, est donc un jeu très codé, dont les règles sont énoncées et rappelées par des chroniqueurs et des institutions (G.H.M.) dont la légitimité, il faut le noter, est autoproclamée. Mais ces arbitres –à la différence de ce qui se passe dans d'autres sports– ne sont présents ni sur le terrain, ni dans tous les endroits où l'on raconte, où l'on dit ce qui a été vécu...

C'est pour cette raison que les alpinistes qui ont des ambitions de haut niveau savent qu'ils doivent prendre soin de prouver la matérialité de leurs réalisations, en laissant du matériel dans leur itinéraire, en se faisant filmer en direct ou en se photographiant –ceci en sachant que leurs clichés seront expertisés par de savants exégètes. C'est aussi pour la même raison –l'absence d'arbitres sur le terrain– que l'alpinisme est un espace de liberté, où peuvent s'épanouir la rêverie, l'exagération, la mystification, la falsification et le mensonge.

Alors, sur quels registres ces écarts au réel s'épanouissent-ils ? Je vais essayer de les illustrer en donnant quelques exemples :

- la rêverie est partout dans la mesure où en tant que véhicule du désir des alpinistes elle répond à une tension, c'est-à-dire selon Yves Barel une "absence d'adéquation entre le réel et le potentiel". Elle irrigue donc bon nombre de pratiques discursives, depuis le faire-valoir le plus simple à la supercherie la plus élaborée, le propre du rêve étant bien sûr d'interagir avec le réel : c'est par la rêverie –médiatisée par des ouvrages ou des revues– que l'alpiniste se projettera dans la réalisation d'ascensions qu'il n'a jamais faites, ou jamais terminées ; qu'il se déclarera d'un niveau supérieur au sien... Les quelques études faites sur le sujet montrent ainsi que l'alpiniste se surestime toujours lorsqu'on lui demande d'autoévaluer son niveau, quitte à nuancer

⁷ Belden D. (1994). L'alpinisme, un jeu ? L'Harmattan, p. 119-120.

habilement ses propos si ceux-ci sont de nature à le mettre dans une situation difficile sur le terrain.

- Corollaire post-action de la rêverie, le souvenir est un miroir sélectif et déformant qui participe de l'(a)(auto)mystification par exagération et par exacerbation de la subjectivité : la pente finit toujours par être racontée comme plus raide qu'elle ne l'est en réalité⁸, l'espacement entre les points d'assurance beaucoup plus grand, les crevasses plus profondes, les rimayes plus larges, le vent plus fort, les pierres qui tombent plus grosses... et le reste est à l'avenant. Dans le cadre d'échanges libres de préoccupation de validation d'un haut niveau, les alpinistes sont très indulgents entre eux à ce sujet –à charge de revanche ?

- la mystification est plutôt rare en alpinisme, ou bien difficile à démasquer ! En la matière, un des seuls exemples vraiment avérés est un article publié en toute bonne foi dans l'Annuaire du Club Alpin Français de 1902⁹, qui décrit avec force détails caricaturaux l'exploration imaginaire d'un massif polonais.

- Une des premières falsifications alpinistiques connues concerne une série de gravures réalisées en 1790 par Woher Marquart, artiste suisse, et relatant la seconde ascension au sommet du Mont-Blanc par Horace-Bénédict de Saussure en 1787 : dans la première version de ces deux gravures, De Saussure est représenté de manière sans doute assez réaliste, âgé, avec un net embonpoint, dans des postures peu élégantes et assisté par de nombreux guides ; dans la deuxième version, retouchée à sa demande, il apparaît plus jeune, svelte, et beaucoup plus à l'aise... En l'occurrence, il y a ici trucage d'une image et non d'un acte, mais l'image n'est elle pas destinée à prolonger, à dépasser, à incarner l'acte ?

Avec la photographie, dont les images sont censées être probantes, les pratiques de trucage sont encore plus simples : par commodité et par sécurité, il est courant que les prises de vues promises aux sponsors des expéditions soient réalisées dans des endroits autres que les sommets –et même si ceux-ci sont réellement atteints, aussi bien avant qu'après l'ascension...

- Le mensonge est assurément le registre de prise de liberté vis-à-vis du réel le plus sollicité par les alpinistes¹⁰ : il a ceux qui se proclament guides de haute montagne et finissent tellement par le croire qu'ils en arrivent à demander à s'inscrire dans une compagnie de guides et sont alors démasqués... Il y a ceux qui s'inventent des listes d'ascensions prestigieuses leur permettant de se faire admettre au sein du Groupe de Haute Montagne –gardien jaloux de l'éthique alpine ! Ceux qui montent des coups médiatiques finissant par se retourner contre eux –exemple de l'alpiniste qui convoque la presse à la sortie d'une grande voie du massif du Mont-Blanc pour couronner sa réussite, mais qu'un survol d'hélicoptère malencontreux découvre arrivant tranquillement d'un refuge au lieu de la ligne d'ascension...

⁸ Voir notamment le dessin très évocateur de Samivel "Leur première : comment ils la font, et comment ils la racontent" (Sous l'oeil des choucas, Delagrave, 1932)

⁹ mentionné par J.-P. Zuanon, Homo Turisticus, Revue de Géographie Alpine n° 4/1991, p. 76.

¹⁰ La plupart des exemples cités sont empruntés à un article de Claude Marin dans le Bulletin Intérieur du Syndicat National des Guides, intitulé "les nouveaux Dieux de l'Olympe" (B.I. SNG n° 7, juin 1988, p. 23-24).

Bien entendu, avant d'être démasqués, ces "nouveaux Dieux de l'Olympe" (expression empruntée à Claude Marin) donnent des interviews, publient des ouvrages relatant leurs exploits... Et mécanisme bien connu : à force de raconter, de chercher à convaincre, on finit par croire ce que l'on dit, et le mensonge intègre le réel, ou du moins devient une représentation de la réalité, dont il devient très difficile de sortir. Ne confine t'on pas ici à la mythomanie ?

Phénomène récent, la presse, qu'elle soit spécialisée ou générale, n'hésite plus à remettre les pendules à l'heure et à révéler les doutes ou les accusations de tricherie : il ne se passe guère de mois sans qu'une polémique portant sur l'authenticité ou la valeur d'une performance soit commentée, approfondie, relancée...

Le dernier exemple en date, est un article consacré par l'Événement du Jeudi au cas d'une alpiniste renommée qui se prévalait dans les magazines, à la télévision et à la radio d'une "première féminine en autonomie totale" au pôle sud ; ceci alors qu'elle n'était que la deuxième et qu'elle avait dû demander des ravitaillements par avion... Autant dire qu'elle avait lourdement pêché par omission. Mais il lui fallait contenter ses sponsors, ses éditeurs, vendre ses reportages photographiques, et assurer la promotion de son film... Des arguments à plusieurs centaines de milliers de francs en regard desquels la rigueur ne pèse pas lourd !

Tout cela n'est pas très réjouissant, et la mystification plaisante du canular semble loin, tout comme le souhait de F.-S. Smythe de voir l'alpinisme fait "d'émerveillement et de respect"... Les alpinistes seraient-ils tous –à des degrés divers– des "marchands de bretelles", selon l'expression dont ils se servent eux-mêmes pour désigner les vantards ? Plus préoccupant encore, auraient-ils "le mensonge triste", comme on peut avoir "le vin triste" ?

Fort heureusement, l'alpinisme a ses "enfants terribles" pour le sauver du remords et de l'ennui...

La "face perdue"¹¹ de l'alpinisme, ou "Les enfants terribles" (nom d'une voie au Saussois)

Qui sont ces "enfants terribles" ? Des alpinistes dont les textes, les dessins, les "coups de gueule", l'humour débridé, les provocations ou les pratiques prennent le contre-pied du double conformisme du réel et du mensonge : c'est entre autres le cas de Samivel illustrant "Tartarin sur les Alpes" de Daudet, ou à travers ses dessins et ses textes¹² ; c'est aussi le cas de Pierre Chapoutot parodiant le genre du récit d'expédition dans un article sur "la conquête du TrucMuch Ouest n°3"¹³ ; ou encore le cas des démarches irrévérencieuses de Guy Delaunay (dessins publiés dans divers ouvrages et revues) et de Bernard Germain (textes et films, dont "Ainsi grimpeait Zarathoustra")

...

C'est donc –retour au sujet– par l'art et la littérature que s'ouvre une brèche dans la forteresse "morale correcte" –mais pourtant infiltrée par le mensonge et le non dit– de l'alpinisme.

¹¹ Titre d'un roman de David Roberts, publié aux éditions Guérin en 1997, qui met justement en scène le mensonge d'un alpiniste.

¹² Dont un article sur le thème "la montagne elle aussi a ses faussaires", in La Montagne et Alpinisme, 1965 (cité par J.-P. Zuanon, article cité).

¹³ Chapoutot Pierre (1977). "La conquête du TrucMuch Ouest n°3", in Passage n°1, p. 61-98

La revue Passage, réunissant textes, poèmes, photographie, dessins... a incarné un temps (de 1977 à 1983) l'aspiration d'une partie minoritaire de alpinistes à sortir du carcan d'un discours monotone à tous les sens du terme. Mais un échec commercial cuisant a rapidement sanctionné son intellectualisme et son anticonformisme : Passage ne servait pas la soupe à ses lecteurs, ou il s'agissait parfois d'une soupe amère, que la plupart des alpinistes n'étaient manifestement pas prêts à déguster !

Sur le terrain, la contestation ou du moins l'irrévérence s'expriment pourtant couramment : nomination des voies d'escalade, qui font la part belle aux jeux de mots les plus provocants ; rapports débridés et pratiques "sauvages" dont l'histoire orale et quelques recueils (cahiers de refuges et de sites) gardent le souvenir, comme au Saussois, à Presles, et dans tous les grands sites où le parfum de la conquête s'est répandu.

Sur le terrain encore, de nouvelles dynamiques de pratique changent le rapport des alpinistes au discours :

- la tendance est à la discrétion et au silence ; par pudeur ou par modestie plus ou moins ostentatoires, un certain nombre de grands alpinistes ne donnent plus d'indications précises sur leurs nouvelles réalisations... plutôt qu'une porte commodément ouverte à des falsifications, ce phénomène apparaît bien comme une contestation de la médiatisation et comme une aspiration à l'intériorisation ou à la privatisation des bienfaits de l'ascension

- un engouement récent se manifeste pour les premières "éphémères" sur de fragiles rideaux de glace qui n'apparaissent qu'une fois tous les 5 ou 10 ans à l'occasion de conditions météorologiques particulièrement rigoureuses. Les références habituelles à aux répétitions –qui valident la performance et consacrent l'œuvre de l'ouverture– sont ici dépassées au profit d'une recherche de fluidité, dans la logique et l'humilité du "passage".

Pour conclure. De la mystification au mythe...

Après avoir cherché dans différentes directions plus ou moins fécondes les rapports tourmentés des alpinistes avec la mesquinerie du réel, une question s'impose : et si l'alpinisme lui même était un canular ? Un canular monté par Horace-Benedict De Saussure, savant original et fortuné, pour distraire son existence devenue ennuyeuse : voici mon hypothèse : en accordant une forte prime à qui découvrirait une voie d'accès au sommet du Mont-Blanc De Saussure n'a-t-il pas largement institué la valeur de ce sommet et surtout validé la fiction qui consiste à considérer la haute montagne comme radicalement différente du monde d'en bas¹⁴ ? Au fil des ans, par la démesure déployée pour visiter les "cathédrales de la terre" (Ruskin), le canular s'est amplifié au delà des espérances de son initiateur jusqu'à devenir mythe. Joli coup Monsieur de Saussure !

¹⁴ Cette notion de "fiction" est empruntée à Sylvain Jouty, in "Éloge de la dissimulation", Passage 3, p. 44.